LA CEINTURE *MAGIQUE*,

COMÉDIE EN UN ACTE;

De Monſieur DE ROUSSEAU.

DERNIERE ÉDITION.



A BRUXELLES,

Aux dépens de la Compagnie.

M. DCC. LIX.

ACTEURS.

Mad. MERLUCHE,	*Vieille.*
LUCETTE, BALIVERNE,	*Ses Niéces.*
OCTAVE, HORACE,	*Leurs Amans.*
TRUFALDIN, LE CAPITAN,	*Tuteurs amoureux.*
FRANCISQUE,	*Fourbe.*

La Scène est dans une Place publique.



LA CEINTURE MAGIQUE,

COMÉDIE.



SCENE PREMIERE.

Mad. MERLUCHE, LUCETTE, BALIVERNE.

Mad. MERLUCHE.

OR ça, mes nièces, parlons un peu d'affaires. Vous commencez à devenir grandes filles, mes enfans; & à votre âge, je le sçais par mon expérience, les jours sont longs, & les années sont courtes. Je crois qu'il est tems, ou jamais, de songer à vous pourvoir. Feu Monsieur Goguelu votre pere, se voyant près d'aller rendre ses comptes en l'autre monde, s'avisa de faire un Testament. Il eût bien mieux fait de mourir subitement, le pauvre homme. Il n'eut pas cet esprit-là. Il vous laissa sous la tutelle, vous du Capitan, & vous du Seigneur Trufaldin, deux aussi grands benêts, sans les flatter, qu'il y en ait dans le pays. En cette qualité, il a réglé qu'ils pourroient vous épouser au bout de l'an, ou bien vous marier à leur fantaisie. Voilà l'année finie. Quelle est votre intention à toutes deux?

LUCETTE.

Hé mais, ma tante.... pour ce qui est de moi.... dame.... je ne sçais pas que vous dire..... car..... voyez-vous,.... une fille..... enfin... vous comprenez bien.

Mad. MERLUCHE.

Voilà une réponse fort claire. Et vous?

BALIVERNE.

Ah! ma tante, en vérité, vous demandez-là des choses bien extraordinaires. Comment voulez-vous qu'on vous réponde? Et le moyen d'acheminer la pudeur & la bienséance aux termes d'une déclaration comme celle-là?

Mad. MERLUCHE.

Oui, voilà donc votre réponse, Mademoiselle Lucette; & vous, Mademoiselle Baliverne, est-ce là tout ce que vous avez à me dire?

BALIVERNE.

Nous ne disons pas, mais; mais enfin.....

Mad. MERLUCHE.

Vous ne dites pas cela; mais enfin... mais enfin vous ne dites rien. Et moi qui n'ai pas le loisir de lanterner, je suis votre servante. Faites vos affaires comme vous l'entendrez.

LUCETTE.

Ah, ma tante, ne vous en allez pas.

BALIVERNE.

Mon Dieu, ma tante, que vous êtes pressante! Vous traitez les sentimens du cœur avec une autorité tyrannique, & vous ne leur donnez pas le tems de se développer par les gradations nécessaires.

Mad. MERLUCHE.

Vous n'êtes pas mal impertinentes, mes petites niéces; mais enfin il n'y a qu'un oui, ou un non, qui serve. Vous, Lucette, voulez-vous épouser le Capitan? Eh! Quoi? N'est-ce pas oui que vous dites?

LUCETTE.

Non vraiment, ma tante.

Mad. MERLUCHE.

Ah, voilà parler. C'eſt quelque choſe que cela. Et vous, êtes-vous dans la réſolution de prendre Trufaldin pour mari? Plaît-il? Dépêchez-vous, ou je m'en vais.

BALIVERNE.

Puiſque vous me défendez de périphraſer mes élocutions, & que vous exigez de mon ingénuité le laconiſme d'une déciſion monoſyllabique, la particule négative eſt celle dont je me ſervirai pour vous répondre.

Mad. MERLUCHE.

Voilà bien du Phébus pour dire non. Ah, jeuneſſe, jeuneſſe! Oh ça, puiſque ces deux-là ne vous conviennent point, j'en ai deux autres à vous propoſer, qui vous ſont venus demander ce matin à moi. Le premier eſt un grand garçon....

BALIVERNE.

N'eſt-ce pas un jeune homme qui vient quelquefois au logis?

Mad. MERLUCHE.

Cela ſe peut.

BALIVERNE.

Qui eſt ſi bienfait, & qui a des manieres ſi polies?

Mad. MERLUCHE.

Oui.

BALIVERNE.

Qui eſt toujours vêtu ſi magnifiquement?

Mad. MERLUCHE.

Vous y êtes.

BALIVERNE.

Qui s'appelle Horace?

Mad. MERLUCHE.

Juſtement.

BALIVERNE.

Et qui loge dans la grande Place, vis-à-vis la maiſon du Gouvernement?

Mad. MERLUCHE.

C'eſt cela même.

BALIVERNE.

Je ne le connois point.

Mad. MERLUCHE.

Au diantre soit la petite mijaurée.

LUCETTE.

Et qui est l'autre, ma tante?

Mad. MERLUCHE.

L'autre est un jeune homme du même âge, riche, âgé, bienfait, & qui s'appelle Octave. Vous riez? Je vois bien que vous ne le connoissez pas comme votre sœur.

LUCETTE.

Pardonnez moi, ma tante, je le connois fort bien.

Mad. MERLUCHE.

Elle est de bonne foi celle-ci. Hé bien, consentez vous à le recevoir pour époux?

LUCETTE.

Oui, ma tante.

Mad. MERLUCHE.

Et vous, serez-vous bien aise d'épouser Horace?

BALIVERNE.

Je ferai tout ce qu'il vous plaira.

Mad. MERLUCHE.

Voilà qui est bien. Rentrez chacune chez vous; je vais parler à vos tuteurs. S'ils y consentent, l'affaire se consommera dès aujourd'hui; & s'ils n'y consentent point, je sçaurai bien les y obliger par force ou par adresse.



SCENE VI.

Mad. MERLUCHE, TRUFALDIN, LE CAPITAN.

LE CAPITAN.

QU'on porte mes armes chez le fourbisseur, que mes pistolets soient bien nettoyés, & que mon épée de combat soit prête au plus tard dans demi-heure.

TRUFALDIN.

Je reviens dans le moment : qu'on m'attende au logis, & qu'on ait soin de faire bien mitonner mon potage pour ce soir.

Mad. MERLUCHE.

Ah, les voici fort à propos. Je vous cherchois, Messieurs ; & j'ai une proposition à vous faire à tous deux.

TRUFALDIN.

Me voilà prêt à vous ouir.

LE CAPITAN.

Parlez.

Mad. MERLUCHE.

Vous êtes tuteurs de mes niéces. Elles sont en âge d'être pourvues, & je dois, comme leur tante, penser à leur établissement. Vous, Seigneur Trufaldin, vous connoissez Horace ? Il vous demande votre pupille en mariage. Et vous, Seigneur Capitan, Octave est de vos voisins. Il est dans le dessein de prendre Lucette pour épouse. Voyez ce que vous avez à répondre.

TRUFALDIN.

Allons, Seigneur Capitan.

LE CAPITAN.

Répondez, Seigneur Trufaldin.

TRUFALDIN.

Je ne parlerai pas le premier.

LE CAPITAN.

Parlez, parlez, je vous le permets.

TRUFALDIN.

L'honneur vous appartient.

LE CAPITAN.

Hé bien, je vous l'ordonne.

Mad. MERLUCHE.

Il ne faut point tant de cérémonie, pour dire une parole. Parlez, vous, Seigneur Trufaldin, quelle réponse faut-il que je fasse à Horace ?

TRUFALDIN.

Vous pouvez lui répondre qu'il n'a qu'à prendre parti ailleurs, & que je ne suis pas dans le sentiment de lui donner votre niéce.

Mad. MERLUCHE.

Et par quelle raiſon, je vous prie?

TRUFALDIN.

Par la raiſon que je ſuis dans le deſſein de la prendre pour moi.

Mad. MERLUCHE.

Fort bien. Et vous, que ſouhaitez-vous que je diſe de votre part à Octave?

LE CAPITAN.

Vous lui direz, que s'il veut avoir Lucette, il n'a qu'à la venir chercher au bout de cette épée.

Mad. MERLUCHE.

Et pourquoi cela, s'il vous plaît?

LE CAPITAN.

Parce que je ſuis réſolu, moi, de lui faire l'honneur de la prendre pour femme.

Mad. MERLUCHE.

Je ne manquerai pas de leur dire cela de votre part: mais en attendant, je puis vous répondre de la mienne, que mes niéces ne feront, ni pour vous, ni pour vous.

LE CAPITAN.

Pauvre femme! Et où diable pouvez-vous trouver un parti plus avantageux, un parti en qui ſe rencontre plus éminemment le bien, la nobleſſe, & la valeur? Pour mon bien, il eſt connu de tout le monde. J'ai huitante mille écus, à quelques zeros près, de patrimoine. Quant à la nobleſſe, cadedis, je deſcends, moi qui vous parle, en droite ligne, de Nembroth. Et pour ce qui eſt de ſa valeur, celle d'Alexandre, celle de Thémiſtocle, de Scipion, de Pompée, de Céſar, vétille. J'ai par devers moi trente batailles plus ſanglantes que celles du Granique, ſans compter les combats ſinguliers, & les procédés qui feront un jour le tableau le plus ſplendide du théatre d'honneur.

Mad. MERLUCHE.

Cela eſt vrai, témoin ce procédé que vous eutes il y a quelque temps contre un paſſant, qui vous donna

je

je ne ſçais combien de ſoufflets, ſans que vous vous miſſiez en défenſe.

LE CAPITAN.

Eh donc ! Vous voulez que je m'aille commettre contre un fat, qui n'eſt peut-être pas Gentilhomme? D'ailleurs je ne fais rien, moi, qu'avec délibération. Ce coquin me prit pendant que je délibérois; & dans le tems que j'allois prendre mon parti, le poltron s'eſquiva.

Mad. MERLUCHE.

Eh, mon ami, croyez-moi, vous êtes vous-même le plus grand poltron qu'il y ait à vingt lieues à la ronde; comptez là-deſſus. Mais pour couper court, j'ai à vous dire, en un mot comme en cent, que je ne me ſoucie ni de Nembroth ni de Faribroth, que je ſuis la tante de mes niéces; & qu'à moins qu'elles ne conſentent à vous épouſer, je ſeconderai de tout mon pouvoir tous les ſtratagêmes qu'Horace & Octave mettront en œuvre pour vous les enlever à l'un & l'autre.

TRUFALDIN.

J'empêcherai bien qu'Horace ne me l'enleve; & ma maiſon ſera ſi bien fermée, que je défie homme vivant d'y entrer ſans canon.

LE CAPITAN.

Cadedis, ſi je vois Octave approcher mon Hôtel de cinq cens pas, je le réduirai ſi bien en pouſſiere, que le vent emportera ſes cendres juſqu'à la moyenne région de l'air.

Mad. MERLUCHE.

Sans tant de forfanterie, tâchez d'avoir entre ci & ce ſoir le conſentement de mes niéces. Si vous me faites voir qu'elles vous aiment, je ſignerai la premiere à votre contrat. Sinon, je vous ferai connoître de quel bois ſe chauffe Madame Merluche.

TRUFALDIN.

Soit. Je rentre, & je vais ſur le champ avoir une explication là-deſſus.

LE CAPITAN.

Je vais auſſi faire expliquer Lucette. Souvenez-vous

cependant que je suis le Capitan Escarbonbardon de la Spopondrillade. C'est tout dire.

SCENE III.

Mad. MERLUCHE, HORACE, OCTAVE.

HORACE.

HE' bien, Madame, quelle réponse vous a-t-on faite?

OCTAVE.

Quelles nouvelles avez-vous à nous apprendre?

Mad. MERLUCHE.

Une bonne & une mauvaise. Mes niéces ne s'éloignent pas de vous épouser; mais leurs tuteurs se sont mis dans la tête de les épouser eux-mêmes.

HORACE.

Que ferons-nous pour détourner l'exécution de ce fatal dessein?

OCTAVE.

Quels moyens employerons-nous pour empêcher ce funeste mariage?

Mad. MERLUCHE.

C'est à vous à y rêver. Ce sont deux hommes très-propres à donner dans tous les panneaux qu'on leur voudra tendre. Mais ils vont être furieusement en garde contre vous. Votre soin est de faire ensorte de tirer mes niéces de chez eux pour les amener chez moi; & le mien est de faire tenir vos contrats tout prêts, afin de profiter vite de l'occasion. Adieu. Songez à vos affaires: je vais songer aux miennes.



SCENE IV.

HORACE, OCTAVE.

HORACE.

Mon cher Octave, n'imaginez-vous rien pour détourner l'orage qui nous menace ?

OCTAVE.

Non.

HORACE.

Comment faire pour sortir du labirinthe où nous sommes ?

OCTAVE.

Je ne sçais.

HORACE.

Ce brutal de Trufaldin ne souffrira jamais que nous entrions chez lui.

OCTAVE.

Et ce faquin de Capitan va être en garde contre toutes les tentatives que je pourrois faire pour parler à l'aimable Lucette.

HORACE.

Nous ne pourrons pas même leur écrire.

OCTAVE.

Qui est-ce qui rendroit nos lettres ?

HORACE.

Tous nos valets leur sont connus.

OCTAVE.

Quel parti prendre ? A quelle invention recourir ? Quelle résolution former ?

HORACE.

Rêvez un peu de votre côté, tandis que je rêverai du mien.



SCENE V.

HORACE, OCTAVE, FRANCISQUE.

FRANCISQUE.

Le mérite & les talens sont bien persécutés, en ce siécle de fer. J'ai toujours oui dire que l'argent des sots est le patrimoine des Gens d'esprit ; & cependant il n'est pas permis de prendre son bien où on le trouve : & vous êtes perpetuellement exposé, ou aux irruptions de la populace, ou aux brutalités de la Justice. Il faut voir si je serai plus heureux dans cette Ville-ci que dans les autres, &....

HORACE.

Il me semble que j'ai vu ce coquin-là quelque part.

FRANCISQUE.

Voilà un homme qui me connoit. Passons de l'autre côté.

OCTAVE.

Que vois-je ? N'est-ce pas ?... oui. Eh, c'est toi, mon pauvre Francisque ! Par quelle aventure te retrouvai-je en ce pays-ci ? Te voilà dans un plaisant équipage.

FRANCISQUE.

Vous voyez un exemple des caprices de la fortune.

OCTAVE.

Il semble que le Ciel t'ait fait venir ici pour nous tirer d'embarras. Seigneur Horace, voilà l'homme qu'il nous faut : le génie le plus heureux, l'esprit le plus fertile en expédiens que nous puissions jamais trouver.

HORACE.

J'ai quelque idée de l'avoir vu il n'y a pas longtems.

OCTAVE.

Qu'as-tu donc fait depuis six ans que tu as quitté mon service ?

FRANCISQUE.

Ma foi, Monsieur, on a beau se tourmenter pour bien

faire, quand on est né malheureux, on ne réussit jamais à rien. Au sortir de chez vous, me voyant en âge de prendre un parti, je m'étois jetté dans les Finances. Nous étions cinq ou six, qui avions fait une compagnie pour lever un droit sur les particuliers qui vont tard dans les rues. Cela alloit assez bien dans les commencemens, mais dans la suite nous fumes traversés. Un faux frere révela les mysteres de la société. Nous nous dispersâmes : & moi, qui ai toujours eu les inclinations belliqueuses, je me jettai dans le parti des armes. Comme je ne trouvai pas d'abord occasion d'aller exercer ma valeur sur la Frontiere, je me mis à faire la petite guerre dans Paris, où en peu de tems je me rendis assez recommandable. Au bruit de mes grandes actions, le Lieutenant Criminel fut curieux de me voir. Il m'envoya un de ses Gentils-hommes, & me témoigna qu'il seroit bien aise que nous eussions un quart d'heure de conversation ensemble. Je ne pus me dispenser de lui particulariser quelques faits, dont il n'avoit oui parler qu'en gros. Il en fut charmé. Et pour me récompenser, il me donna, de son pur mouvement, un emploi sur les Galeres de France. J'y ai servi cinq ans avec honneur, je m'y suis fort distingué. Enfin, comme je n'exerçois que par commission, mon tems étant expiré, j'ai été licencié, & je me suis retiré dans cette Province, en attendant quelque occasion qui puisse me conduire à un poste plus élevé.

OCTAVE.

Je prends part aux dignités que ton mérite t'a procurées, &....

HORACE.

Ah! par ma foi, je me le remets à son récit. C'est lui que j'ai vu, il y a six semaines, à Marseille voler, en présence de toute la Ville, le cheval d'un Gentilhomme.

FRANCISQUE.

Voler un cheval? Vous me faites tort. Il est vrai que nous sortimes ensemble de la Ville, à bride abbatue : mais ce ne fut pas ma faute.

HORACE.

Comment ce ne fut pas ta faute?

FRANCISQUE.

Non vraiment. Comme je paſſois par un petite rue fort étroite, je trouve un cheval qui étoit juſtement en travers du chemin. Je me mis en devoir de paſſer par derriere. On me cria, prenez garde, il vous donnera un coup de pied. Je voulus aller par-devant. On me dit n'avancez pas, il vous mordra. Si bien donc que, de peur d'être mordu ou eſtropié, il falloit néceſſairement que je paſſaſſe par-deſſus. Effectivement je mis le pied dans un des étriers, & je paſſai une jambe. Dans ce tems-là, ce diable de cheval prend le mors aux dents, & m'emporte à vingt-cinq lieues de là. Voyez, je vous prie, ſi cela s'appelle voler un cheval.

OCTAVE.

Il a raiſon, ce n'eſt pas lui qui emmena le cheval, c'eſt le cheval qui l'emmena.

HORACE.

Voilà un compere qui a de l'eſprit, & qui pourroit bien, s'il vouloit, nous tirer de l'inquiétude où nous ſommes.

OCTAVE.

Oh ça, mon pauvre Franciſque, te ſens-tu toujours ces nobles diſpoſitions que je t'ai vues autrefois, ce génie heureux pour la fourberie, cette généreuſe tendreſſe pour l'argent, ce vertueux mépris des coups de bâton & des étrivieres ?

FRANCISQUE.

Toujours, Monſieur. Je n'ai point varié; & depuis que je ne vous ai vu, j'ai encore fortifié mes perfections de la connoiſſance de tous les arts qui peuvent enrichir la profeſſion de Fourbe; je ſuis Empirique, Aſtrologue, Maître en fait d'armes, Tailleur, Serrurier, Maître à danſer. En un mot, j'ai cinquante-trois métiers, avec leſquels je meurs de faim, c'eſt la vérité; mais ſi dans l'un ou dans l'autre je puis vous être bon à quelque choſe, vous pouvez diſpoſer librement de mon ſçavoir-faire.

OCTAVE.

Il s'agit de tromper la vigilance de deux Argus, qui

tiennent dans l'esclavage deux filles qui sont sous leur tutelle.

HORACE.

D'empêcher que ces deux brutaux n'épousent ces deux belles personnes.

OCTAVE.

De faire ensorte de les tirer de leur maison pour les conduire chez leur tante, qui est dans nos intérêts.

HORACE.

Et de trouver moyen de leur faire tenir à chacune une Lettre, qui les instruise de ce que nous aurons imaginé.

OCTAVE.

L'un d'eux est le Capitan Escarbonbardon, qui demeure dans ce logis.

HORACE.

Et l'autre nommé Trufaldin, est logé dans cette maison.

FRANCISQUE.

J'en ai déja oui parler comme de deux imbéciles à jouer par-dessous jambe; & s'ils sont comme on me les a dépeints, je vous les expédierai en bref, sur ma parole.

HORACE.

J'entends ouvrir. Il ne faut pas qu'on nous voye ensemble. Sortons; & allons chez la tante concerter notre entreprise.

SCENE VI.

TRUFALDIN, LE CAPITAN.

TRUFALDIN.

EH bien, Seigneur Capitan, en quelles dispositions avez-vous trouvé Lucette?

LE CAPITAN.

Par la sandis, faut-il le demander? N'étois-je pas sûr de mon fait? Je ne suis pas moins l'amour des belles,

que la terreur des ennemis.

TRUFALDIN.

Elle a consenti à votre mariage?

LE CAPITAN.

Au contraire, ma présence a fait une si vive impression sur son cœur, qu'elle en a perdu le sens : & au lieu de oui, qu'elle vouloit dire, elle m'a toujours répondu non.

TRUFALDIN.

Il faut que j'aye fait la même impression sur le cœur de la mienne, car elle m'a répondu de la même maniere.

LE CAPITAN.

Je n'en ai jamais manqué une. Je n'ai besoin que d'un regard, d'un coup d'œil, je vous les ensorcelle toutes.

TRUFALDIN.

Vous verrez que ces vives impressions-là seront cause que nous ne les épouserons ni l'un ni l'autre.

LE CAPITAN.

La pudeur les retient, sur ma parole.

TRUFALDIN.

Cela se pourroit bien ; car j'ai oui dire à la mienne, qui lit des Romans, qu'Astrée ne déclara sa passion à Céladon qu'à la fin du cinquiéme volume.

LE CAPITAN.

Voilà le fait. Nous n'avons qu'à attendre. Elles viendront tôt au tard.

TRUFALDIN.

Je trouve la chose assez problématique, & je voudrois pour beaucoup être éclairci de la vérité.

SCENE VII.

TRUFALDIN, LE CAPITAN, Mad. MERLUCHE.

Mad. MERLUCHE.

JE suis bien aise de vous rencontrer. On vient de m'adresser un homme admirable, un fameux Astrologue

trologue qui est arrivé depuis peu en ce pays-ci. C'est un personnage extraordinaire, un homme qui posséde la philosophie cabalistique, & les sciences divinatoires, comme celui qui les a faites. Il m'a dit, du premier coup, tout ce qui m'est arrivé depuis que je suis au monde; & il m'a assuré qu'il vous feroit voir clair; comme le jour; si vous êtes aimés de mes niéces. Vous sçavez que j'ai mis votre mariage avec elles à cette condition-là, & j'en passerai par tout ce qu'il me dira.

TRUFALDIN.

Envoyez-le nous promptement; Madame Merluche; envoyez-le nous promptement.

LE CAPITAN.

Quant à moi, je suis sûr de Lucette. La sotte m'adore, autant vaut: mais baste, ne laissez pas de m'envoyer ce pauvre diable.

Mad. MERLUCHE.

Il est à deux pas d'ici, je vais vous le faire venir tout présentement.

TRUFALDIN.

Il faut voir si cet habile homme nous apprendra ce que nous désirons sçavoir.

LE CAPITAN.

Le voici sans doute.



SCENE VIII.

TRUFALDIN, LE CAPITAN.

FRANCISQUE *habillé en Docteur.*

FRANCISQUE *s'avance au milieu d'eux, les prend chacun en même tems par la tête, & les fait incliner fort bas, puis les releve fort brusquement, après quoi il leur dit :*

PUisse Jupiter, dans le signe du lion, présider toujours à vos entreprises!

TRUFALDIN.

Quelle diantre de cérémonie est ceci ?

FRANCISQUE.

Je suis le célébre Astrologue Melchior Alcofribas, issu en droite ligne de la Nimphe Egerie & du Syphe Oromasias, petit-fils de Mercure Trismegiste, neveu d'Agrippa, oncle de Nostradamus, beau-frere de Merlusine, & cousin germain de l'almanach de Milan.

LE CAPITAN.

Ce Gentilhomme a de belles alliances.

FRANCISQUE.

Vous voyez en moi le type, le prototype & l'architype des Philosophes, l'Intendant général des sept Planettes, le Commissaire ordonnateur des éclipses, & le Gouverneur perpétuel des deux Ourses, du Dragon, du Serpent, du Chien, de l'Hydre, du Taureau, du Lion, du Scorpion, & de toute la Ménagerie céleste.

TRUFALDIN.

Monsieur le Docteur, nous voudrions...

FRANCISQUE.

C'est moi qui ai inventé la Cabale ; qui ai mis dans le monde les sciences occultes, Chiromancie, Pédomancie, Hydromancie, Pyromancie, Alectromancie, Sternutómancie, Négromancie, Pharmacie & Apoplexie.

LE CAPITAN.

Nous voudrions sçavoir...

FRANCISQUE.

Il y a dix-sept cens ans que je voyage dans le monde, où je suis connu sous le nom de Juif errant. Depuis ce tems-là j'ai parcouru tous les Royaumes de la terre, la France, l'Espagne, l'Italie, la Turquie, la Hongrie, l'Esclavonie, la Moldavie, la Scitie, la Tartarie, l'Arabie, l'Abissinie, l'Egypte & le Pays du Maine ; & enfin je suis venu m'établir en cette Ville pour me reposer un peu de toutes mes longues fatigues.

TRUFALDIN.

Vous devez avoir apporté beaucoup de curiosités de tous ces Pays étrangers que vous venez de nommer ?

FRANCISQUE.

Sans doute : mais j'ai donné la plus grande partie au cabinet du Roi des Terres Auftrales ; & je n'ai apporté avec moi, qu'une pomme de canne au bec corbin, faite d'une dent de lait de l'Elephant blanc ; une Pyramide d'Egypte avec la momie de Pharaon ; un Bafilic d'Egypte, qui a tué deux cens mille hommes aux guerres de Congo ; le Perroquet du Grand Mogol, qui parle dix-fept fortes de langues, & répondoit aux harangues des Ambaffadeurs ; une fiole de fens commun, dont je vous ferai préfent, fi vous voulez ; & une Perruque faite des cheveux de la Comette qui parut en mil fix cens quatre-vingt un.

LE CAPITAN.

Mon ami, je veux, pour joindre à ces raretés, te faire préfent d'une de mes épées. Ce fera le plus beau meuble de ton tréfor.

TRUFALDIN.

Monfieur le Docteur, nous fommes perfuadés de votre admirable fçavoir, & nous vous prions de nous éclaircir un doute. Nous fommes tuteurs de deux jeunes perfonnes que nous avons deffein d'époufer, mais leur tante n'y veut point confentir qu'elle ne fçache fi nous en fommes aimés, & elles s'expliquent là-deffus d'une maniere très-ambiguë. Or nous ferions bien aifes, par le moyen de vos rares connoiffances, d'apprendre au vrai ce qui en eft.

FRANCISQUE.

C'eft-à-dire, que le Soleil de leurs regards a fait éclipfer la Lune de votre entendement, & que vous voudriez fçavoir par moi fi l'étoile de vos defirs fe pourra trouver quelque jour en conjonction avec la Planette de leur confentement.

TRUFALDIN.

C'eft cela même.

FRANCISQUE.

Et dites-moi un peu.... Quel rêve avez-vous fait cette nuit ?

TRUFALDIN.

Ah malepeste! j'ai fait le plus terrible rêve du monde. Je songeois que j'étois métamorphosé en chouete, & que je voyois dans l'air une quantité prodigieuse d'allouettes. J'en ai vû une, entr'autres, la plus appétissante du monde, & j'ai volé après elle pour la gober : mais comme j'en étois tout proche, il est venu un étourneau qui me l'a enlevée sur la moustache, & tout d'un coup j'ai repris ma figure humaine, avec cette différence, que je me suis trouvé avec un nez si long, que je n'en ai jamais pû voir le bout. Je vous prie de me dire quel signe c'est.

FRANCISQUE.

Quel signe c'est?

TRUFALDIN.

Oui.

FRANCISQUE.

C'est signe.... C'est signe.... De mort subite.

TRUFALDIN.

De mort subite!

FRANCISQUE.

Oui, c'est cela assurément. Ne dormez-vous pas volontiers quand vous avez fait un bon repas?

TRUFALDIN.

Quelquefois quand je suis seul.

FRANCISQUE.

Mort subite. Ne vous prend-il point des envies de bâiller, quand vous voyez bâiller quelqu'un?

TRUFALDIN.

Pour l'ordinaire.

FRANCISQUE.

Mort subite. Et quand il fait un vent de bize en hiver, n'avez-vous pas froid au bout du nez?

TRUFALDIN.

Toujours quand je vais à l'air.

FRANCISQUE.

Mort subite, vous dis-je; subitus, subita, subitum, per omnia sæcula sæculorum.

TRUFALDIN.

Comment diable, mort ſubite !

FRANCISQUE.

Oui : mais conſolez-vous, ce ne ſera que dans ſoixante ou quatre-vingt ans.

TRUFALDIN.

Paſſe pour cela.

FRANCISQUE.

Or ſus. Je vais travailler à vous faire connoître clairement ſi vous êtes aimés ou non, des deux pupiles que vous voulez épouſer.

TRUFALDIN.

Je vous en prie de tout mon cœur.

FRANCISQUE.

Si j'avois achevé ma Carte coſmo-geo-hydrochorotopographique du Royaume de Saturne, je vous mettrois l'affaire au net dans le moment : mais au défaut de cela, j'ai une Ceinture conſtellée, qui a ſervi autrefois au Piêtre-Jean dans une ſemblable occaſion, & qui fera le même effet, après quelques préparations néçeſſaires.

TRUFALDIN.

Cela fera des merveilles.

FRANCISQUE *à part.*

Voici deux Lettres qu'il faut faire tenir aux niéces.

TRUFALDIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ces deux papiers que vous tenez-là ?

FRANCISQUE.

Chut..... Ce ſont deux lettres..... Je veux dire, deux Tables Aſtronomiques, dont l'une contient votre thême natal, & l'autre l'horoſcope des enfans qui doivent naître de votre mariage. Çà, commençons l'opération : mettez-vous à genoux.

TRUFALDIN.

A genoux ?

FRANCISQUE.

Oui, à genoux ; & appuyez-vous ſur vos deux mains.

Allons vous, Monſieur le Spadaſſin, qui bayez aux corneilles, à genoux.

LE CAPITAN.

Comment, malheureux, à genoux, moi? Si tout l'Univers s'écrouloit ſur mes épaules, il n'auroit pas le talent de me faire plier la jambe.

FRANCISQUE.

Comment? Vous êtes réfractaire aux ordonnances de l'Aſtrologie? je déclare de la part du Zodiaque, que vous allez devenir hydropique.

LE CAPITAN.

Hydropique?

FRANCISQUE.

Non-ſeulement hydropique, mais encore pulmonique.

LE CAPITAN.

Je ſuis mort!

FRANCISQUE.

Non-ſeulement pulmonique, mais encore épileptique.

LE CAPITAN.

Monſieur le Docteur!

FRANCISQUE.

Non-ſeulement épileptique, mais encore paralitique.

LE CAPITAN.

Miſéricorde!

FRANCISQUE.

Et qu'enfin, après avoir été hydropique, pulmonique, épileptique, paralitique, & par deſſus cela phrénétique, vous mourrez hérétique. Adieu.

LE CAPITAN.

Holà, Monſieur le Docteur, ne vous en allez pas, nous nous mettrons comme il vous plaira.

FRANCISQUE.

Ah que diantre, on a bien de la peine à vous mettre à la raiſon. Allons, bien bas. Encore plus bas. Voilà qui eſt bien, ne tournez pas la tête.

Francisque, après avoir fait plusieurs contorsions, & prononcé quelques mots barbares, leur attache derriére le manteau les deux lettres qu'il veut faire tenir à Lucette & à sa sœur, en leur disant de tems en tems, ne tournez pas la tête; *ensuite de quoi il leur dit :* Voilà qui est fait. Levez vous.

TRUFALDIN *en se relevant.*

C'est une chose admirable que l'Astrologie!

FRANCISQUE.

Francisque, pour empêcher qu'aucun ne puisse voir ce qui est attaché sur le manteau de l'autre, se met entr'eux, & leur passe à chacun un bras sous le sien, en leur tenant le discours suivant.

Messieurs, voici un argument qui vous fera voir l'existence, la certitude & l'évidence de l'Astrologie judiciaire. Ecoutez bien ceci, s'il vous plaît. Les Astres.... Non, les Planettes.... Si fait, je dis bien : les Astres.... Je crois pourtant que ce sont les Planettes. Ma foi, je ne sçai si ce sont les Planettes ou les Astres. Tant y a que c'est l'un ou l'autre. Or ces Planettes ou ces Astres, si vous voulez, ressemblent à des Etoiles. Remarquez bien ceci. Les Etoiles sont comme des flambeaux. Les flambeaux produisent la lumiere. La lumiere est ce qui nous illumine. En illuminant, elle chasse les ténébres. Les ténébres se forment dans la nuit. La nuit...... tous les chats sont gris. *Atqui* : le Pole arctique & le Pole antarctique formant une espéce de triangle hexagone par la simpatie qu'il y a avec l'antipatie des rayons du Soleil & de la Lune, il s'ensuit que la réverbération ... de la subordination. . . qui se trouve.... pour ainsi dire... par exemple .... comme .... dans un tourbillon : les influences .... les influences .... Comment vous appellez-vous ?

TRUFALDIN.

Je m'appelle le Seigneur Trufaldin.

FRANCISQUE.

Voilà un vilain nom. Pourquoi diable vous appel-

lez-vous comme cela ? Trufaldin ! Il ne faut qu'un nom comme celui-là pour déconcerter tout l'observatoire.

TRUFALDIN.

Apportez-nous donc vitement votre Ceinture constellée.

FRANCISQUE.

Je vais vous la chercher. Mais vous avez-là des manteaux qui vous embarrassent. Vous ne pourrez jamais vous en servir avec ce harnois-là. Appellez vos deux maîtresses, afin qu'elles les emportent. Aussi-bien est-il nécessaire que je les voye.

LE CAPITAN.

Fort bien pensé.

TRUFALDIN.

Il a raison.



SCENE IX.

TRUFALDIN, LE CAPITAN, LUCETTE, BALIVERNE, FRANCISQUE.

LE CAPITAN.

Holà, Lucette.

TRUFALDIN.

Descendez, Baliverne.

LUCETTE.

Que vous plaît-il, Seigneur Capitan ?

BALIVERNE.

Que désirez-vous, Seigneur Trufaldin ?

LE CAPITAN.

Otez-moi le manteau, & me le pliez proprement.

TRUFALDIN.

Prenez ma houpelande, & gardez bien de la gâter.

LUCETTE

LUCETTE & BALIVERNE, *appercevant les deux Lettres.*

Ah, ah, ah, ah, ah, ah.

LE CAPITAN.

A qui en avez-vous donc ?

TRUFALDIN.

Qu'est-ce que ce soûrire qui vous prend ?

LUCETTE.

Ce n'est rien, Seigneur Capitan.

BALIVERNE.

C'est un rire de reminiscence, Monsieur.

FRANCISQUE.

Je vais maintenant chercher votre affaire.

SCENE X.

TRUFALDIN, LE CAPITAN, FRANCISQUE.

TRUFALDIN.

Voilà un homme d'un prodigieux sçavoir !

LE CAPITAN.

S'il étoit aussi consommé dans la science des armes que dans celle de l'Astrologie, j'en ferois mon valet de chambre.

FRANCISQUE.

Je vous apporte la Ceinture en question. Mais je n'ai pas songé à une chose. Le Prêtre-Jean est fort gros, & vous êtes tous deux assez menus. Cela ne pourra jamais vous servir séparément. Car pour bien faire, il faut que vous soyez extrêmement serrés.

LE CAPITAN.

Comment ferons nous donc ?

FRANCISQUE.

Attendez ; je m'avise d'une chose. Elle a assez de longueur pour vous servir en même tems. Vous n'avez

qu'à vous mettre dos à dos, & je vous l'attacherai à tous deux par le milieu du corps.

TRUFALDIN.

Oui; mais si on nous voit en cet état, on se moquera de nous.

FRANCISQUE.

Bon, bon : personne ne passe à l'heure qu'il est, laissez-moi faire seulement.

TRUFALDIN.

Elle est d'acier, Monsieur le Docteur!

FRANCISQUE.

Vraiment oui : C'est une Ceinture magique, semée de Talismans, gravés au signe & à l'heure de Mercure en quadrat avec Jupiter. Vous verrez avec cela des choses terribles.

LE CAPITAN.

Terribles! Cela ne fera-t-il point peur au Seigneur Trufaldin?

FRANCISQUE.

En aucune façon.

LE CAPITAN.

Vous la fermez au cadenat, Monsieur le Docteur!

FRANCISQUE.

Et oui vraiment. Cela est essentiel. Or sus, voilà qui est bien. Vous allez voir tout-à-l'heure des choses qui vous surprendront.

LE CAPITAN.

Je suis fort serré, Monsieur le Docteur!

TRUFALDIN.

Et moi aussi.

FRANCISQUE.

Tant mieux, vous ne sçauriez l'être trop. Demeurez-là, je vais faire un tour, & je reviens dans le moment. *à part.* Allons promptement faire venir nos deux amans.

SCENE XI.

TRUFALDIN, LE CAPITAN, FRANCISQUE, HORACE, OCTAVE.

TRUFALDIN.

Ne voyez-vous rien, Seigneur Capitan?

LE CAPITAN.

Je ne vois rien.

FRANCISQUE *à Horace & à Octave.*

Voilà nos renards dans le piége, profitez en. Je me retire.

TRUFALDIN.

Morbleu, je vois quelque chose, moi. Horace s'approche de ma maison!

LE CAPITAN.

Ah ventre! Octave vient à mon logis!

TRUFALDIN.

On ouvre ma porte!

LE CAPITAN.

On ouvre aussi la mienne!

TRUFALDIN.

Baliverne sort avec lui!

LE CAPITAN.

Lucette lui donne la main!

TRUFALDIN.

Laissez-moi donc aller.

LE CAPITAN.

Laissez-moi aller vous-même.

BALIVERNE *à Trufaldin.*

Seigneur Trufaldin, je vous souhaite toutes sortes de prospérités.

LUCETTE *au Capitan.*

Seigneur Capitan, je suis votre très-humble servante.

TRUFALDIN.

Il me l'emmene, Seigneur Capitan!

LE CAPITAN.

Elle s'en va avec lui, Seigneur Trufaldin!

TRUFALDIN.

Ne me retenez donc pas.

LE CAPITAN.

C'eſt vous qui me retenez.

TRUFALDIN.

Ah! nous ſommes pris pour dupes. Je ſuis au déſeſpoir. J'enrage.

SCENE XII.

TRUFALDIN, LE CAPITAN, Mad. MERLUCHE.

Mad. MERLUCHE *s'étouffant de rire.*

AH mon Dieu! qu'eſt-ce que c'eſt que cela? Etes-vous devenus fous? Eſt-ce une farce que vous jouez?

TRUFALDIN.

Ah, Madame Merluche, votre ſcélerat d'Aſtrologue....

Mad. MERLUCHE.

Comme vous voilà fagotés! hé hé hé.

LE CAPITAN.

C'eſt une fourberie....

Mad. MERLUCHE.

Qui eſt-ce qui vous a ajuſtés comme cela? Ah ah ah ah.

TRUFALDIN.

Je vous dis que...

Mad. MERLUCHE.

On va ſe moquer de vous.

LE CAPITAN.

C'eſt ce coquin....

Mad. MERLUCHE.

Vous n'êtes pas raisonnable.

TRUFALDIN.

Je veux vous dire....

Mad. MERLUCHE.

Un homme sérieux comme vous !

LE CAPITAN.

Vous sçaurez....

Mad. MERLUCHE.

Une personne de votre profession !

TRUFALDIN.

Peste soit de la babillarde. Je vous dis que c'est ce pendard que vous nous avez envoyé, qui nous a mis en cet état ; & pendant ce tems-là, Octave & Horace ont emmené vos niéces.

Mad. MERLUCHE.

Octave & Horace ont emmené mes niéces ?

TRUFALDIN.

Oui, mais.....

Mad. MERLUCHE.

Si cela est, c'est un signe évident qu'elles ne vous aiment point.

LE CAPITAN.

Débarrassez-moi de cette ferraille, je les attraperai, fussent-ils au fond des abîmes de l'Océan.

SCENE XIII.

TRUFALDIN, LE CAPITAN, Mad. MERLUCHE, HORACE, OCTAVE.

HORACE.

Vous n'irez pas si loin, Messieurs. Nous voici.

Mad. MERLUCHE *à Trufaldin & au Capitan.*

Mes enfans, il faut avaler cela tout doucement. Je vous ai proposé tantôt deux partis sortables pour mes

niéces. Vous avez voulu vous approprier leurs personnes & leur bien. Cela ne vous a pas réussi. Elles sont chez moi. J'ai signé leur contrat. Le voilà. Et si vous voulez être décadenacés, il faut que vous preniez la peine de le signer aussi.

TRUFALDIN.

Moi, signer le contrat?

LE CAPITAN.

J'aimerois mieux ne porter jamais épée.

OCTAVE.

Seigneur Capitan, je veux bien commencer par vous mettre en liberté ; mais quand vous y serez, soyez persuadé que je vous donnerai les étrivieres jusqu'à ce que vous ayez signé.

LE CAPITAN.

Donnez. Je signerai, à votre considération.

TRUFALDIN.

Puisque la chose est faite, il faut bien s'y résoudre.

OCTAVE.

Vous pouvez aller maintenant où il vous plaira.

Mad. MERLUCHE.

Seigneur Octave, & vous Seigneur Horace, venez chez moi pour y célébrer vos mariages. Et vous, Messieurs, rentrez chacun dans votre logis ; & si vous m'en croyez, ne parlez de cette aventure que le moins qu'il vous sera possible.

SCENE DERNIERE.

Sept masques conduits par Francisque, & portant la marque des sept Planettes, viennent former une Entrée mêlée de Récits, par où finit la Coméd.e.

FIN.